

La visite de Benoît XVI en Bavière

En se rendant en Bavière, du 9 au 14 septembre 2006, Benoît XVI effectuait une double démarche : d'une part, à titre personnel, il faisait acte de piété à l'égard de « tous ceux qui ont contribué à former [sa] personnalité au fil des années » ; d'autre part, en vertu de sa charge apostolique, il venait « confirmer les liens profonds qui existent entre le Siège de Rome et l'Eglise [locale] » (Discours à l'arrivée de Benoît XVI à l'aéroport de Munich). Si le programme de la visite du Pape prenait bien en compte ces deux aspects, il est clair qu'un des soucis de Benoît XVI était de ne jamais ramener à lui tous les efforts qui avaient été déployés pour sa venue. De là cette interruption des applaudissements lors des célébrations eucharistiques pour que soit mis en valeur le Christ dont il n'est que le Vicaire.

La Bavière reste très étrangère au « laïcisme à la française ». A preuve, l'allocution, étonnante pour nous, du Président de la République Horst Köhler pour accueillir le Souverain Pontife. Il y souligne l'enrichissement que les Eglises apportent à la société allemande. Il y évoque aussi sans fausse pudeur sa foi luthérienne et reprend à son compte le passage de l'encyclique *Deus caritas est* où Benoît XVI demande que l'on n'instrumentalise pas la religion à des fins terrestres, qui plus est au terrorisme. Le Ministre-Président de la Bavière, Edmund Stoiber, ne sera pas en reste, qui exprimera sa joie et son espérance de voir, « dans notre monde sécularisé », de nombreuses personnes, les jeunes en particulier, qui « façonnent leur vie sur la base d'un enracinement religieux ». M. Stoiber rend un vibrant hommage au Pape d'avoir élevé sa voix « quand des valeurs fondamentales de la dignité chrétienne étaient menacés par l'esprit du temps » et d'avoir ainsi « contribué à façonner le visage chrétien de la Bavière ».

Benoît XVI avait proposé comme fil directeur à ces journées le thème suivant : « Celui qui croit n'est jamais seul ». Ce thème sera concrètement illustré par les trois grands rassemblements eucharistiques : à Munich, au sanctuaire marial d'Altötting et à Ratisbonne. La ferveur communautaire s'en dégageait, mais le charisme personnel de Benoît XVI n'émergeait pas au détriment de sa fonction de Successeur de Pierre. Les Allemands, à l'inverse des Français, ne pratiquent pas la concélébration systématique. En dehors des cardinaux et de l'évêque du lieu, le clergé assistait à la messe papale en tenue de chœur. On peut regretter que, à Ratisbonne notamment, le sacrement de la réconciliation n'ait pas été proposé aux pèlerins.

La surdité de Dieu

Dans son homélie prononcée à Munich, Benoît XVI diagnostique une infimité « dont nous souffrons particulièrement à notre époque », soit « un affaiblissement de la capacité auditive à l'égard de Dieu ». Le Pape évoque même une « surdité à l'égard de Dieu ». S'agissant de cette « insuffisance de notre capacité de perception », Benoît XVI anticipe ce qui sera le thème central de son intervention à l'Université de Ratisbonne : « Avec la disparition de cette perception [de nos sens intérieurs], l'étendue de notre rapport avec la réalité en général est également limitée de façon drastique et dangereuse ». Ainsi, perdre le sens de Dieu, c'est perdre le sens de la réalité, ce qui est le drame même de l'intelligence moderne. Selon une même ligne de pensée, Benoît XVI développera plus loin l'idée selon laquelle l'exclusion occidentale de Dieu, considérée comme « la forme la plus sublime de la raison », est en fait la plus grande menace pour les cultures d'Afrique et d'Asie. Ce « cynisme qui considère la dérision du sacré comme un droit de la liberté et élève l'utilité au rang de critère suprême pour les futures victoires de la recherche [...] n'est pas le type de tolérance et d'ouverture culturelle que les peuples attendent ». Il faut donc que le monde occidental réapprenne le sens du sacré, « la crainte de Dieu ».

Evangelisation et action sociale

Un autre axe de la prédication bavaroise du Pape, c'est la priorité de l'évangélisation sur l'action sociale. Le sujet est sensible dans une Eglise allemande qui aide considérablement des Eglises pauvres. Benoît XVI lui en sait gré mais lui demande de ne pas inverser l'échelle des valeurs. Il cite des évêques africains qui lui ont dit : « Si je présente en Allemagne des projets sociaux, je trouve immédiatement les portes ouvertes. Mais si je viens avec un projet d'évangélisation, je me heurte plutôt à des réserves ». Pour le Pape, qui s'appuie

encore sur l'expérience des évêques africains, ce n'est qu'en redonnant la priorité à l'évangélisation, que l'on pose le principe d'un véritable développement : « le Dieu de Jésus-Christ doit être connu, cru et aimé [...] afin que les affaires sociales puissent elles aussi progresser ». N'est-ce pas ainsi remédier à la racine même de maux, plutôt que de lutter contre des symptômes ? Dès lors, « là où nous n'apportons aux hommes que des connaissances, le savoir-faire, des capacités techniques et des instruments, nous apportons trop peu ». Benoît XVI développe ici la seconde partie de son encyclique sur l'amour chrétien, dans laquelle il récusait la réduction du caritatif à l'humanitaire.

Sacerdoce et vie religieuse

Le 11 septembre, Benoît XVI célèbre les vêpres en la basilique Sainte-Anne d'Altötting avec les religieux et séminaristes de Bavière. On retiendra notamment l'équilibre entre la vie contemplative et la vie active qu'il relève en Mc 3, 14 : « Il en institua Douze pour être ses compagnons et pour les envoyer ». Il s'agit donc, de manière indissociable, d'être avec Jésus et d'être envoyé : « La pratique le montre : là où les prêtres, en raison de leurs devoirs importants, permettent que leur présence aux côtés du Seigneur se réduise toujours davantage, ils perdent alors, en dépit de leur activité assurément héroïque, la force intérieure qui les soutient. Ce qu'ils font devient à la fin un activisme vain. » Et le Pape d'encourager, pour « être avec Jésus », à la célébration quotidienne de la messe et à la prière fidèle de la Liturgie des Heures - non pour « déchiffrer et expliquer des paroles du passé » mais pour « rechercher la parole de réconfort que le Seigneur m'adresse à présent, le Seigneur qui aujourd'hui m'interpelle au moyen de cette parole » -, à l'adoration eucharistique.

Benoît XVI reviendra sur ces questions lors de sa rencontre avec les prêtres et les diacres permanents le jeudi 14 septembre à la cathédrale Sainte-Marie et Saint Corbinien de Freising. L'Évangile qu'il commente est tiré de Lc 10 : « La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux ; priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers... » Que la moisson soit abondante aujourd'hui encore vient de l'attente de Dieu dans les cœurs des hommes. Que Dieu ait besoin d'ouvriers pour sa moisson implique notre disponibilité à répondre à son appel. Qu'il faille enfin le prier souligne l'initiative divine en matière de vocation : « Nous ne pouvons pas simplement, comme peut-être dans d'autres professions, recruter des gens par un management ciblé et des stratégies adaptées. La vocation doit toujours trouver le chemin qui va du cœur de Dieu vers celui de l'homme ».

Evoquant alors le découragement des ouvriers trop peu nombreux face aux charges de plus en plus lourdes, Benoît XVI invite les prêtres à avoir « le sentiment de Jésus-Christ », selon le mot de l'Apôtre (Ph 2, 5-8) : d'une part s'immerger en Dieu pour « être avec lui », d'autre part « aller vers les hommes ». Tenir cet équilibre entre la prière et l'évangélisation requiert l'humilité de dire : « Ici ma force s'arrête, je t'abandonne, Seigneur, de faire le reste ». Du reste, nous ne pouvons donner aux autres que si nous ne nous vidons pas nous-mêmes. Ainsi, la célébration de la messe, la prière des Heures sont-elles des « espaces de liberté » qui nous sont donnés pour nous ressourcer. Nous y communions, de l'intérieur », avec le « Je » du Christ qui actualise l'offrande de son corps et de son sang et qui est le sujet de la prière des Heures.

La foi

Le 12 septembre, sur l'esplanade de l'*Islinger Feld*, près de Ratisbonne, Benoît XVI célèbre à nouveau une messe papale, devant environ 300 000 fidèles. Dans son homélie, il se concentre sur le thème de la foi. Face à « la quantité de livres [complexes] écrits chaque jour en faveur ou contre la foi », face aussi à la totalité inépuisable qu'embrasse la foi : « le ciel et la terre ; le passé, le présent, l'avenir, l'éternité », on serait tenté de se décourager. En réalité, le noyau de la foi est très simple et n'est d'ailleurs accessible qu'aux tout-petits (cf. Mt 11, 25). Nous croyons en Dieu, principe et fin de notre vie, qui entre en relation avec nous, notre origine et notre avenir : « Aussi, dans le même temps, la foi est également toujours espérance, elle est la certitude que nous avons un avenir et que nous ne tomberons pas dans le vide. Et la foi est amour, car l'amour de Dieu veut nous 'contaminer' ». Dans la mesure aussi où la foi, loin d'être abstraite, se fonde sur la rencontre avec le Christ qui « nous adopte comme ses frères et sœurs », formant ainsi « une grande famille dans la communion universelle de l'Église », alors, effectivement, celui qui croit n'est jamais seul.

Benoît XVI anticipe son propos de l'après-midi à l'Université de Ratisbonne en évoquant le rapport foi et raison. L'alternative, en fin de compte, se situe entre la vision de la Raison créatrice, le Verbe éternel, qui ordonne l'univers et celle de l'Irrationalité, laquelle, paradoxalement, produirait elle-même un univers ordonné, de façon mathématique cette fois, ainsi que l'homme rationnel ! Au-delà de cette aberration intellectuelle consistant à faire dériver le rationnel de l'irrationnel, Benoît XVI situe la racine de l'athéisme moderne dans la peur de Dieu. Mais le Dieu en lequel nous croyons, qui est le Raison créatrice, est Bonté, Amour. Il « possède un visage », il « s'est révélé en tant qu'homme » : « Aujourd'hui, alors que nous connaissons les pathologies et les maladies mortelles de la religion et de la raison, les destructions de Dieu à cause de la haine et du fanatisme, il est important [...] de professer de façon convaincue ce visage humain de Dieu ». Le Dieu chrétien a pris un visage humain par l'Incarnation au lieu que la haine et le fanatisme se fondent sur une conception inhumaine de Dieu. Le propos est assurément introductif à la leçon universitaire de l'après-midi qui deviendra « la controverse de Ratisbonne ».

La « controverse de Ratisbonne »

L'après-midi du 12 septembre, le Pape se rend donc au grand amphithéâtre de l'Université de Ratisbonne où il enseigna naguère - de 1969 à 1977 - la dogmatique et l'histoire du dogme.

D'emblée, le Pape exprime sa « grande émotion » de « pouvoir donner une nouvelle fois un cours » en cette enceinte. Un cours académique : telle est la forme du discours qui va susciter un tollé dans certains milieux musulmans. Chronologiquement, ce sont les médias occidentaux, liés à la « bonne conscience universelle », qui ont alerté l'opinion à partir d'un montage conjuguant une traduction erronée à l'imputation d'une citation non à son auteur mais au Pape qui citait. Le fameux « 11 septembre » avait été commémoré la veille et il n'est guère à l'honneur de ces médias d'avoir préféré la polémique plutôt que de s'engager dans la réflexion cruciale de Benoît XVI : l'instrumentalisation de la religion (laquelle ?) par des terroristes.

En réalité, Benoît XVI, comme il l'annonce dès son préambule, s'en tient au genre d'une leçon magistrale. Un sujet : il s'agit d'aborder le rapport entre la foi et la raison ; « un point de départ à [ses] réflexions » qui tient lieu de problématique : la prise de position d'un auteur qu'il conviendra de discuter ; une méthodologie dialectique mise en œuvre : l'exposé d'arguments en *sic et non* autour de la question : faut-il « déshelléniser » le christianisme ? ; une conclusion : « ce n'est pas la religion et la violence, mais la religion et la raison qui vont de pair » (Audience générale du 20 septembre 2006).

Ce discours de Benoît XVI revêt une importance considérable : il s'agit de façon obvie d'un éloge de la vraie liberté religieuse et, plus profondément encore, d'une réhabilitation de la métaphysique !

A considérer les critiques à l'encontre de ce discours, on ne peut que conclure au fait que la plupart de leurs auteurs ou bien n'ont pas lu le texte (du reste assez tardivement disponible dans sa traduction française officielle) ou bien sont complètement étrangers à l'argumentation théologique, laquelle s'adressait d'ailleurs directement à un public cultivé. Il est vrai que tout discours du Pape a une portée qui dépasse son auditoire immédiat.

Ceux qui ont déclenché la polémique se sont focalisés sur le contenu du dialogue initial qui tient lieu, pour le Pape universitaire, de position discutable qu'il ne prend pas, comme telle, à son compte. Le dialogue en question est celui que l'empereur byzantin Manuel II Paléologue échangea avec un érudit perse vers 1391 à Ankara. Benoît XVI se réfère à ce dialogue qu'il a récemment lu dans une édition publiée par le professeur Theodore Khoury (Münster). Répétons-le : il n'assume pas les propos de Manuel II et trouve même dans l'interpellation du Chrétien une « manière étonnamment abrupte » (dans la version définitive de ce discours, Benoît XVI ajoutera « abrupte au point d'être inacceptable pour nous ») et un ton « peu amène ». L'intérêt de l'échange intellectuel tient tant dans l'érudition des interlocuteurs que dans l'objet de leur conversations : la vérité du christianisme et de l'Islam. Ce dialogue est en quelque sorte exemplaire et, à la fin de son discours, Benoît XVI appellera à « un véritable dialogue des cultures et des religions ». Ainsi, sans approuver le contenu du dialogue en question, le Pape encourage le dialogue théologique, lequel évidemment ne se nourrit pas de polémique.

Un seul argument, émanant de Manuel II, attire ici son attention. Dans sa joute verbale, l'Empereur provoque le Persan : « Montre-moi donc ce que Mahomet a apporté de nouveau, et tu y trouveras seulement des

choses mauvaises et inhumaines, comme son mandat de diffuser par l'épée la foi qu'il prêchait ». Le débat porte donc sur la compatibilité ou non de la propagation de foi avec le recours à la violence. Il est clair que le *djihad* (la guerre sainte) islamique illustre pratiquement le propos en faveur de la compatibilité. Mais Benoît XVI - qui n'omet pas au passage de signaler la connaissance qu'avait l'Empereur du fait que la période de Médine comporte des sourates autrement plus belliqueuses que la période de la Mecque -, ne s'intéresse qu'au nœud de l'argumentation de l'empereur chrétien : « Dieu n'apprécie pas le sang, **ne pas agir selon la raison (« sun logô ») est contraire à la nature de Dieu [...].** Celui, par conséquent, qui veut conduire quelqu'un à la foi a besoin de bien parler et de raisonner correctement, et non de la violence et de la menace. [...] »

Soit dit en passant : au-delà de la question de l'opportunité (contestée) d'entendre un pape citer les réflexions d'un docte empereur sur l'Islam, on peut se poser la question de la vérité de ces propos : oui ou non le Coran appelle-t-il à la violence en matière religieuse ? Oui ou non l'expansion de l'Islam s'est-elle faite par le *djihad* ? Oui ou non la réplique violente (assassinats de prêtres et de religieuses, destruction d'églises, menaces même à l'endroit du Souverain Pontife) au discours de Benoît XVI confirme-t-elle l'opinion de Manuel II ? N'est-ce pas une mission attribuée par certains théologiens des religions au christianisme d'être une sorte de « catalyseur critique » qui provoque les autres religions à entrer en débat avec elles-mêmes, à l'instar de la confrontation avec la modernité que l'Eglise catholique n'a pas voulu esquiver ? Le discours de Benoît XVI n'était-il pas, incidemment, une invitation lancée aux musulmans à faire dialoguer leur croyance avec le logos propre à tout homme ? Si un tel dialogue devait se heurter à une difficulté structurelle, inhérente au contenu même de la croyance en question, les propos de l'Empereur ne s'en trouveraient-ils pas confirmés ?

Benoît XVI, qui, redisons-le, n'a pas fait sienne l'appréciation de Manuel II sur la question de l'Islam, se concentre donc sur l'affirmation selon laquelle « ne pas agir selon la raison [en recourant à la violence pour diffuser la foi] est contraire à la nature de Dieu ». Il cite alors l'éditeur Théodore Khoury selon lequel si cette assertion est acceptable par le Byzantin qui a vécu dans la culture grecque, il n'en va pas de même du Musulman qui conçoit la transcendance de Dieu comme dépassant même la catégorie du raisonnable de telle sorte que, selon Ibn Hazn, Dieu ne serait même pas lié par sa propre parole et pourrait commander à l'homme de pratiquer l'idolâtrie ! Là est le cœur du débat dans lequel Benoît XVI s'engage, les problèmes autour du *djihad* et de la violence n'en étant que le contexte ou le prétexte.

Pour compléter l'état de la question, Benoît XVI pousse l'honnêteté intellectuelle jusqu'à mentionner le fait que la théologie chrétienne a elle-même été traversée par cette tentation à travers le nominalisme de Guillaume d'Occam, lequel, à la fin du Moyen-Âge, opposait la puissance ordonnée (à la sagesse) de Dieu, en vertu de laquelle il commande ce qui est bien, à la puissance absolue, souverainement libre au point de pouvoir commander ce qui est mal. Même figure d'un Dieu arbitraire que celle proposée par Ibn Hazn.

Il est fort dommage que l'on s'en soit tenu au seul point de départ du questionnement de Benoît XVI et que la solution extrêmement féconde qu'il y apporte, parce que non polémique, n'ait pas fait l'objet d'un intérêt similaire ! Cette solution tourne autour de trois axes :

- En premier lieu, Benoît XVI montre comment saint Jean, dans le prologue de son Evangile, affirme que Dieu est le *logos* (cf. Jn 1, 1), « raison créatrice capable de se transmettre en tant même que raison ». Ainsi, « la rencontre entre le message biblique et la pensée grecque » était-elle providentielle (cf. l'interprétation de Ac 16, 6-10). Dans l'Ancien Testament, Dieu se définissant par « Je suis » (cf. Ex 3, 14), on est d'ores et déjà engagé dans un processus de démythologisation analogue à celui qu'entreprendra Socrate pour purifier et proprement sauver la pensée mortellement atteinte par la sophistique. Benoît XVI cite aussi fréquemment Rm 12, 1 où saint Paul affirme que le culte chrétien s'accorde avec le Verbe éternel et avec notre raison. La symbiose entre la Révélation et la philosophie devait déjà se réaliser par la traduction grecque de la Bible, la fameuse « Septante », laquelle est bien « plus qu'une simple traduction du texte hébreu : c'est en effet un témoignage textuel qui a une valeur en lui-même et une étape spécifique importante de l'histoire de la Révélation à travers laquelle s'est réalisée cette rencontre [« entre la foi et la raison, entre l'authentique philosophie des lumières et la religion »] qui, pour la naissance du christianisme et sa diffusion, a eu une signification décisive ». On remarquera la hardiesse des expressions de notre Pape, quand il évoque cette authentique « philosophie des lumières » à l'égard de laquelle les Philosophes français du XVIIIe siècle font figure d'obscurantistes !

- En second lieu, le Pape nie que la transcendance et la puissance de Dieu puissent aboutir à l'arbitraire. Il invoque l'image de Dieu en l'homme, notre sens du vrai et du bien (la conscience) étant « un véritable miroir de Dieu ». De ce fait, comme le dit le IVe Concile du Latran (1215), il y a une profonde analogie entre l'Esprit

créateur éternel et notre raison créée. Cette analogie intègre essentiellement les dissemblances radicales entre l'incréd et le créé mais n'abolit pas l'adéquation du langage sur Dieu.

- En troisième lieu, concernant la revendication de « déshellénisation », Benoît XVI discerne trois moments : D'abord, le temps de la Réforme illustrée par le « *sola Scriptura* », soit la quête de « la pure forme primordiale de la foi, comme celle-ci est présente originellement dans la Parole biblique », la métaphysique relevant d'une « autre source » extrinsèque à la Révélation. La position luthérienne, radicalisée par l'agnosticisme kantien, aboutit à réduire la foi à n'être qu'un postulat de la raison pratique. Ensuite, le temps de la théologie libérale, dont Harnack est un représentant, prétendant revenir « à Jésus simplement homme et à son message simple », par delà « toutes les théologisations » qui sont autant d'hellénisations. Harnack voulait en fin de compte rendre le christianisme compatible avec la raison moderne et la théologie conforme à l'épistémologie de son temps, soit l'autonomie de la science. Benoît XVI, à travers une démonstration qui mériterait d'être suivie pas à pas, observe qu'une telle conception de la science atteint l'homme lui-même dans la quête de sa propre vérité. Enfin, le temps de la mise en oeuvre d'une « inculturation » qui serait une exigence pour l'Eglise de se purifier des catégories métaphysiques qui l'empêchent d'accomplir sa mission dans d'autres milieux culturels. Benoît XVI ne peut ici que renvoyer au Nouveau Testament ; lequel « a été écrit en grec et contient en lui le contact avec l'esprit grec ». Il ne s'agit pas d'une rencontre fortuite, à moins précisément de retirer toute son historicité au déploiement du projet divin, toute sa corporéité au Verbe fait chair.

En conclusion, Benoît XVI invite à faire oeuvre de discernement à l'intérieur de la modernité. Il n'est pas le Pape du « retour en arrière » (avant le siècle des Lumières) car il appartient à la mission même de l'Eglise d'accompagner l'homme contemporain. Mais la raison ne doit pas être atrophiée par une exclusion a priori de la transcendance : « Une raison qui reste sourde face au divin et qui repousse la religion dans le domaine des sous-cultures est incapable de s'insérer dans le dialogue des cultures. » Si l'Université ne réussit pas à donner toute cette ampleur à la raison, en cantonnant celle-ci dans la mathématique et la fonctionnalité, un véritable dialogue avec les religions sera rendu impossible. Alors, oui, il ne restera plus que les fondamentalismes !

L'œcuménisme

La dimension œcuménique n'était pas absente du voyage du Pape. Des vêpres œcuméniques furent ainsi célébrées le 12 septembre à l'Université de Ratisbonne, avec des représentants d'Eglises orthodoxes et de communautés chrétiennes issues de la Réforme. Dans son adresse à ces représentants, Benoît XVI indique en quelque sorte l'ordre de l'œcuménisme : d'abord avec les plus proches, les orthodoxes ; ensuite avec les plus éloignés : les protestants. Aux orthodoxes, le Pape rappelle les deux dimensions de la *koinonia* indiquées en 1 Jn 1, 3 : celle avec la Trinité et celle des uns avec les autres à laquelle il faut aussi parvenir « pour que le monde croie » (cf. Jn 17, 21). Avec les protestants, Benoît XVI revient, pour s'en féliciter, sur le consensus différencié sur la justification tout en regrettant que cette question fondamentale en théologie n'affecte guère la vie des croyants aujourd'hui. Il vient « à peine à la conscience moderne » que « nous ayons besoin d'être rendus justes par [Dieu] », « que nous ayons sérieusement des dettes envers lui », que « le péché soit une réalité qui ne peut être enlevée que par lui ». Bref, que reste-t-il de la question de la justification face à l'« affaiblissement de notre comportement envers Dieu » ?

Dans la suite de son propos vespéral, Benoît XVI insiste sur l'articulation, dans la première Epître de saint Jean, entre la confession, le témoignage et la charité. La confession est la proclamation que Jésus venu dans la chair est le Fils de Dieu : « Dans un temps de rencontre avec les multiples religions, nous sommes facilement tentés d'affaiblir cette confession centrale ou même de la passer sous silence. Mais en cela, nous ne rendons pas service à la rencontre, ni au dialogue ». Le terme grec de « martyr » pour désigner le témoin souligne l'engagement existentiel du témoin en question. Enfin, l'*agapè* synthétise « la totalité de la Loi et les prophètes » déployée dans la vie quotidienne.

Marie

Marie a été au centre du pèlerinage de Benoît XVI. A Munich, le 9 septembre, il se recueille au pied de la colonne de la Vierge, sur la Marienplatz et confie à la sainte Mère de Dieu la ville et ses habitants. La prière insiste notamment sur le fait que Marie nous enseigne « comment vivre de la manière juste [notre] existence humaine » : Marie, modèle d'humanité.

Le 11 septembre, il se rend au sanctuaire marial d'Altötting. Lors de l'homélie, il se focalise d'abord sur Marie qui, attendant l'effusion de l'Esprit avec les Apôtres au Cénacle, personnifie « l'Eglise priante en personne ». De là, Benoît XVI dégage les deux traits de la prière de Marie à Cana : « Ils n'ont pas de vin » (Jn 2, 3). D'une part, Marie montre qu'elle est notre mère en se préoccupant de nos besoins. D'autre part, par le fait même que sa demande n'est pas formulée, « Marie remet tout au jugement du Seigneur », dans le prolongement de son *Fiat*. Marie nous enseigne ainsi à prier : « ne pas vouloir affirmer face à Dieu notre volonté et nos désirs, aussi importants et raisonnables qu'ils puissent nous sembler ; mais les présenter devant lui et le laisser décider de ce qu'il veut faire ». Revenant sur ce « oui » de Marie à l'annonce de l'Ange (« Qu'il m'advienne selon ta parole »), le Pape le juxtapose alors au « oui » du Fils au Père (à partir de l'interprétation par Hb 10, 5-7 de Ps 40, 6-8 : « Tu n'a voulu ni sacrifice ni oblation ; mais tu m'as façonné un corps... Voici je viens... pour faire [ta volonté] »). Ainsi, « ce double 'oui' devient un unique 'oui' [...] dans ce double 'oui', l'obéissance du Fils prend corps ; Marie, avec son 'oui', lui donne un corps [...] c'est ce double 'oui' dans la concomitance duquel a eu lieu l'incarnation ».

Si la « controverse de Ratisbonne », en raison de la récupération médiatique qui en a été faite, a hélas occulté le reste de la visite pastorale de Benoît XVI en Bavière, le fidèle attentif étudiera avec soin l'ensemble des interventions du Pape lors de ce voyage. Elles en disent beaucoup sur ce que Benoît XVI pense profondément et sur ce qu'il est intimement.

Christian Gouyau, *Kephas* 20 (2006)